

## PRÉFACE

Mounir OUSSIKOUM <sup>1</sup>

DOI : <https://doi.org/10.71895/PRSM/revue-rise.n6.108>

Un colloque digne de ce nom ne se contente pas d'aligner des textes : il fabrique une nécessité. Nous voici donc, non devant un bouquet d'articles mais devant une épreuve de vérité : que peut la recherche quand l'école vacille, que vaut la didactique quand elle se mesure aux réformes, aux corps et aux destins ? Ici, les auteurs ne dissertent pas ; ils répondent de ce qu'ils avancent. C'est le prix d'un volume qui veut compter.

Un nom, pourtant, tient la première page — non pour la décorer, mais pour l'aimer : Kaouther Rassaa. On connaît la trajectoire : des paillasses de la Faculté des sciences de Tunis jusqu'à l'enseignement et la recherche en didactique, du statut de technicienne supérieure au doctorat, puis aux charges d'enseignement, de formation et d'animation scientifique. Un parcours sans vanité, tenu au cordeau, où l'exigence ne s'est jamais payée de mots : penser le champ électrostatique, déplier les modes de raisonnement, armer des dispositifs de formation, présider, organiser, rendre possible. Ce n'est pas de la bonne volonté ; c'est une morale du métier.

Mais un hommage n'a de sens qu'à l'endroit du contenu. Qu'apportent ces Actes ? D'abord une ligne de crête qui refuse les confort : la recherche n'est ni l'alibi des réformes, ni leur greffier ; elle en éprouve les conditions. L'argumentaire du colloque le dit net : entre une perspective productive (éclairer l'action), une perspective explicative-compréhensive (mettre les choix curriculaires à l'étude) et une perspective prospective (dégager les lignes de force), il s'agit moins de choisir que de tenir ensemble ces trois exigences, sans quoi la réforme reste un mot et l'école, une promesse en suspens.

Cette triple exigence, le volume la matérialise. Ici, un article attaque le nœud techno-pédagogique là où il se défait d'habitude en slogans. On y lit des préférences déclarées qui n'ont rien d'innocent : smartphones et PC en tête ; tablettes à la marge. On y voit des échelles de Likert qui cessent d'être des rituels et redeviennent des optiques pour lire l'hétérogénéité

---

<sup>1</sup> Mounir OUSSIKOUM

des usages. On y entend la leçon, sèche et utile : sans acculturation ni compétences numériques robustes, l'outillage scolaire se réduit à une décoration.

L'article ne moralise pas ; il ordonne les faits, et des faits il tire ce qu'il faut : former à des usages situés, resserrer l'appropriation critique des environnements numériques, ne pas confondre l'aisance technique et la visée pédagogique. Cela n'émerveille personne, et c'est très bien : la science ne brille pas, elle éclaire.

Plus loin, un autre texte déplace l'angle au point qu'il devient impossible de s'abriter derrière les abstractions réconfortantes. Il ne parle pas d'outils ni de plateformes ; il parle d'enfants thalassémiques en Tunisie, de conceptions étiologiques, de réductionnisme maternel qui, à bas bruit, charge les mères du poids d'une maladie génétique. On croit tenir une « question de santé publique » ; on se retrouve devant une question de justice. La didactique, ici, n'est pas un exercice d'école : c'est une politique de l'intelligible qui déstigmatise, qui redistribue la responsabilité et qui arme des sujets — malades, familles, soignants — contre l'ignorance et ses effets. On mesure alors ce que veut dire « éducation aux risques » : non pas effrayer, mais rendre capables, en redressant les mots, les causes, les chaînes de raison. L'article nous met au pied du mur : nos modèles n'ont de valeur que s'ils soulagent.

Reste la question du lien — cette couture invisible sans laquelle un volume d'Actes n'est qu'une mosaïque. Le lien, le voici : la responsabilité. Responsabilité de la recherche à l'égard de la décision publique (ne pas la flatter, l'armer), responsabilité de la formation à l'égard des débutants (ne pas les bercer, les équiper), responsabilité des savoirs à l'égard des existences (ne pas les écraser, les délivrer). C'est ce que fixe l'argumentaire quand il ordonne les trois perspectives, et c'est ce que les articles pratiquent, chacun à sa manière : relier mesure et équité, preuve et pouvoir d'agir, concept et destin.

On me dira qu'une préface doit flatter. Je préfère qu'elle règle. Qu'attend-on de nous, lecteurs et praticiens ? D'abord, de ne pas tricher : lire les chiffres pour ce qu'ils montrent — l'hétérogénéité des usages, la fragilité des compétences — et y répondre par des dispositifs situés, non par des proclamations. Ensuite, de tenir l'éthique quand la science touche aux vies : substituer à la faute et à la rumeur une compréhension biparentale de l'hérédité, une éducation aux risques qui défait la culpabilité et ouvre des choix. Enfin, de lier nos gestes aux perspectives du colloque : produire des savoirs utiles à la décision, interroger les contenus, dégager des directions — non pour dire l'avenir, mais pour y répondre.

C'est ici que l'hommage à Kaouther Rassaa trouve sa justesse. Elle n'a pas cherché à « incarner » une cause ; elle a tenu des structures : cours, formations, associations, comités, éditions. Elle a pratiqué cette vertu rare : organiser sans réduire, exiger sans écraser, rendre possible sans s'exhiber. À la lire, à la voir faire, on comprend que la dignité d'un champ se juge à sa capacité d'accueil : accueillir les objets difficiles, les publics fragiles, les collègues dispersés, et leur donner, par le travail, une forme commune. Ce volume lui doit cela : non un piédestal, mais une ligne.

Qu'on entre donc dans ce livre comme on entre en laboratoire : avec un soupçon utile pour les théories trop lisses, une attention pour les écarts, et cette idée simple, presque têtue, qui vaut profession de foi : nous n'écrivons pas pour l'élégance, nous écrivons pour que quelque chose change — dans une salle de classe, dans un service hospitalier, dans une tête qui hésite. Si la recherche mérite sa place à la table des réformes, c'est parce qu'elle accepte de payer de sa personne, de faire de ses concepts des outils et de ses données des chemins.

À vous qui lirez, je ne demande ni dévotion ni indulgence. Je demande une chose, la seule qui compte ici : faites servir ces pages. Au besoin, contredisez-les, prolongez-les, retournez-les contre nos habitudes. On gagne peu à dire « réforme » ; on gagne beaucoup à mettre à l'épreuve. À ce prix, ce livre ne sera pas seulement un recueil ; il deviendra ce qu'il prétend être : une preuve — d'intelligence, de probité, d'humanité.

*Pour Kaouther Rassaa, pour celles et ceux qui tiennent — quand les projecteurs s'éteignent — la lampe et le chemin.*